

les bahuts du rhumel

ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

" MERCURIALES " 1998

Dimanche 29 mars 11 h 30, hôtel Mercure. Emmanuelle et Dominique Foata sont là, prêts à l'accueil.

Accolades.

- **Suis-je le premier?**

Non, Micheline et Guy Recchia ont pris place dans les fauteuils du hall. Guy voudrait se lever, mais une douleur à la jambe le fait grimacer... Ils sont venus, quand même, pour le plaisir des retrouvailles.

Voilà Simone Berleux, déjà présente une précédente fois et qui, depuis, a décidé d'adhérer. On parle... un nom de lieu surgit: Bordj Bou Arreridj!

- **Tiens, il y avait les...**

- **Oui, vous connaissez?...**

Au delà des lycées, le Constantinois reprend vie.

Un nouveau: Gilles Attali. Imposant de stature, il avoue:

- **J'étais plus mince sur la photo... celle de 4ème A' de 38-39, parue dans le numéro 17 des "Bahuts" avec le commentaire ému de M. Camboulives.**

Il s'inquiète:

- **Où est Lacombe? et, admiratif: c'était le "prix d'excellence", mais nous n'étions pas loin...**

A ce moment, arrivent Lore et Emile Lacombe. Reconnaissance, congratulations. Les deux ex-condisciples se retrouveront à la table d'Emmanuelle et Dominique - le général Foata accueillant le général Lacombe - et le passé bousculera le présent.

Emile est radieux, oubliant les affres du traitement qu'il subit au Val de Grâce, mais qui lui donne l'occasion de se trouver à Paris et de participer à la rencontre. Lore l'enveloppe d'un regard affectueux, heureuse de le voir en si bonne forme.

Michel Challande - accompagné de Françoise - arrive avec deux de ses reconues: Jean-Claude Charleux et Guy Bernard. Il tient à la main une liste de nouveaux adhérents: Jacques Furet, Héliène et Charles Marie, qui participent pour la première fois... et qui partiront parmi les derniers.

Joyeuses embrassades, maintenant, pour celles qui sont venues d'au delà les frontières et le Channel: les "Helvettes" Josette Fabrycy-Bonici, Andrée Monnier-Polycarpe, et "our lady" Janine Rutterford-Fargeix; groupe qui fait penser aux "sources bavardes" d'Alphonse Daudet.

● SUITE EN DERNIÈRE PAGE



TOUT SOURIRE

PLACE DE LA BRECHE, JUIN 1939. Pouvaient-elles, alors imaginer, ces souriantes lycéennes constantinoises, que leur groupe illustrerait, une soixantaine d'années plus tard, la première page des "Bahuts du Rhumel"? Ce sont, de gauche à droite: Renée Mamo, Mady Fitussi, Lucette Roubert, Rolande de la Hogue, Josette Feyeux et Janine Turin.

CELLE QU'ON APPELAIT " LE CHINOIS " ...

Si vous faites retour-arrière vers le numéro 6 de nos "Bahuts", vous trouverez, en pages centrales, un article titré " Le très énigmatique petit héritier du Pavillon Noir ".

Feu notre grand Ancien le dessinateur Marcel Jeanjean y racontait ses mésaventures de " journaliste " (débutant) fustigé par le proviseur Zéphyrin Busquet, peu de temps après que celui-ci ait été traumatisé par une " affaire " de pensionnaire clandestin dans notre bahut.

Les échos en avaient retenti jusque dans le lointain hémicycle du Palais Bourbon.

Or, voici que notre camarade de D' Frayssé a retrouvé, dans ses archives familiales, la photographie ci-contre.

Y figurent, son père Henri Frayssé et celui que tout le monde appelait " Le Chinois ".

Une version du petit scandale fut donnée par le recteur Hardy, lors du baptême du lycée d'Aumale.

La voix dans son intégralité:

" Celui qu'on appelait " Le Chinois " était, en réalité, un boursier du Gouvernement Général de l'Indochine.

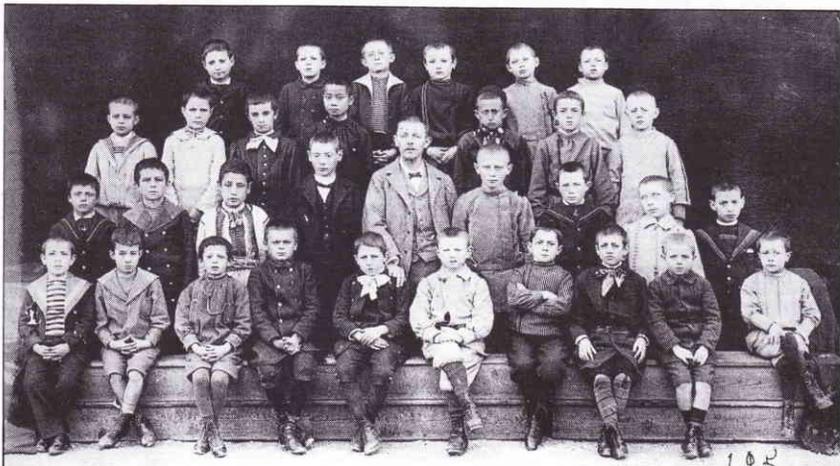
Cet Asiatique, peu communicatif et que ses camarades

regardaient sans sympathie était l'enfant d'un chef pirate tonkinois, Doc-Tick, interné à Batna.

" Or, on apprit un jour que ce fils de pirate était... une fille du nom de Hann, et que son père la faisait élever comme un garçon pour se donner l'illusion d'avoir un descendant qui pourrait lui rendre les honneurs funéraires.

" On devine la suite, la jeune Hann fut renvoyée - mais discrètement - le 8 juillet 1903, et les élèves ne connurent le fin mot de l'histoire qu'à la rentrée d'octobre... "

Le futur père de Jean Frayssé se trouve au second plan, l'avant-dernier à droite, et la jeune Hann au troisième rang, la quatrième en partant de la gauche.





Les "X" Rondenay et Ferrier vous saluent de l'épée.

LEMNISCATE, MON BINÔME

J'ai retrouvé des noms et des visages amis sur la photo accompagnant l'article de Raymond Filhol dans le numéro 17 des "Bahuts du Rhumel".

Parmi eux, au premier rang à gauche, Rondenay, qui y figure sans lunettes... on verra pourquoi cette précision.

Son père, général, héros de la Grande Guerre, commandait alors la division de Constantine. Pour le suivre dans une nouvelle affectation, notre camarade quitta le lycée un an ou deux avant que j'y fisse mon entrée comme pensionnaire en cinquième (1) en 1925.

Le sort voulut cependant que nous devenions "binômes (2), à notre entrée à l'Ecole Polytechnique, le 1er octobre 1933.

Nous fûmes tous deux "commissaires" de la promotion 33, dans le même groupe de "méchants garçons" choisis par les Anciens pour transmettre et faire respecter, par nos conscrits, "les traditions": lui chargé des fausses clés et moi des explosifs et de la peinture.

C'est dire combien il est resté cher à mon souvenir, bien que nous ayons dû nous séparer, deux ans plus tard, lui pour l'Artillerie à Fontainebleau, moi pour la Marine à Brest, d'où j'ai rallié mon premier poste à Saïgon (jusqu'en août 1939).

Nous ne nous sommes jamais revus, et pour cause: en 1940, il se trouvait - avec Filhol - prisonnier des Allemands.

Il s'évada - d'après la légende polytechnicienne qui s'est emparée de lui - sous l'uniforme de hauptmann et devint, sous le faux nom de Lemniscate (à cause de ses grosses lunettes) un des principaux chefs de la Résistance et, actuellement, l'un des plus honorés à titre posthume.

Arrêté par la Gestapo en juin 1944, sauvagement torturé, il fut jeté dans l'un des derniers convois quittant Paris, extrait de son wagon à l'une des gares (à moins qu'il ait tenté de s'enfuir pour la seconde fois) et fusillé sur place, le 15 août 1944.

Son nom fut donné à une place de Paris, autour de laquelle on édifia les grands bâtiments de l'ORTF, ce qui le relégua dans une obscure galerie où, paraît-il, subsiste la plaque du "colonel Rondenay, mort pour la France".

Pour la France, et pour l'Algérie pas seulement française, il mérite de figurer au mémorial tant français qu'algérien de notre vieux bahut.

Jacques FERRIER

1- J'avais fait ma sixième en 1924-25 au petit lycée Mustapha d'Alger, externe chez ma grand-mère.

2- Compagnon de salle, de chambrée, d'emploi du temps et de "troisième mi-temps" réservée aux conneries... donc bien souvent, de prison.

CE LYCÉE DE JEUNES FILLES DE CONSTANTINE QUI NE VALAIT PAS "CHIPETTE"

Jeune professeur en sursis d'intégration, j'assurai un intérim au lycée Hélène-Boucher à Paris. Arrive l'heure du conseil de classe trimestriel. O surprise ! Qui était le Censeur ? Mlle Duverger, que j'avais connue comme directrice du lycée de filles de Constantine, durant mon année de sixième en 1936-1937.

Je déclinai mon curriculum vitae. « Eh bien ! me dit cette dame, je vous félicite, parce que ce lycée de Constantine ne valait pas chipette ! »

Intimidée, je ne répliquai pas : avais-je le droit de juger, devant une personne responsable d'un grand lycée parisien, aussi catégorique dans son affirmation ?

Cependant, cette réflexion, je ne l'oubliais pas. Quand elle me revenait à l'esprit, tantôt j'y adhérais, tantôt je la trouvais sévère et injuste.

D'un côté, il y avait cette reconnaissance à l'égard de Mlle Duverger que je considérais - à tort ou à raison, car je ne sais combien de temps elle dirigea le lycée de Constantine - comme responsable de la décoration des escaliers et des couloirs. Or ces belles reproductions de Van Eyck, de Léonard de Vinci, de Raphaël, de Michel-Ange, de Gauguin, de Sisley, de Monet, de Degas, de Cézanne, ces reproductions devant lesquelles nous passions ou stationnions avant d'entrer sagement en classe, furent mon premier musée, et ce choix me

paraissait la marque d'une hôtesse savante et cultivée.

Il fallait passer outre ce respect enfantin pour se permettre de juger !

Bien sûr, je me souviens de professeurs très âgés (pour une petite fille de onze ans !), dont les méthodes sclérosées ne traduisaient pas un grand enthousiasme. Mais en français on m'enseignait fort utilement l'usage du dictionnaire, et les questions sur les textes ne nous plongeaient pas dans des abîmes de perplexité.

Bien sûr, pendant des années j'ai appris en couture comment tailler un patron de brassière, comment réaliser cette brassière en percale, et enfin comment tricoter une brassière de laine. Que devenaient donc toutes ces brassières ?

Bien sûr, en gymnastique, avant que n'arrive une monitrice jeune et sportive, en short, je n'ai vu qu'un professeur en robe, bas et chaussures à talons, qui nous faisait accomplir, sans bouger elle-même, des exercices parfois bien difficiles pour des élèves qui n'avaient jamais suivi de cours d'éducation physique à l'école primaire.

Mais d'un autre côté, je revois Mme Ganty, cheftaine des Guides, mère de famille nombreuse, qui nous enseignait allègrement le latin en sixième et nous obligeait, à la composition de thème du troisième trimestre, à utiliser un adjectif verbal ! Et l'on

improvisait vaillamment la traduction de De Viris ! Ce n'était pas si mal !

Je me souviens de Mlle Mas, notre professeur de mathématiques, qui le matin de 8 heures à 8 h 05, nous infligeait une interrogation écrite de calcul mental : il fallait se réveiller, et vite !

Ce lointain effort me dispense aujourd'hui d'utiliser la calculatrice.

Mais paix aux Mânes de Mlle Duverger !

Bientôt, arriva à la tête de l'établissement Mlle Guiscafré, hautaine et rigide, nattes brunes enroulées autour de la tête, vêtements sombres et impersonnels. La main de fer : je cherche un tissu pour le gant... de la suédine ?

Personne ne s'en plaignait. D'abord on avait peur ! Et je pense que les entorses au règlement ne purent jamais être que minimes.

Mlle Piazza, surveillante générale, la secondait efficacement, et les paliers d'escaliers, et les entrées de couloirs, et les tournants divers étaient toujours ponctués de l'une ou l'autre de ces silhouettes, et de ces regards prêts à surprendre la moindre infraction des petites filles en blouse écru qui portaient - brodés, sur la poitrine - leur nom et leur classe.

Mais qu'apprenait-on, direz-vous ? Et bien je rends grâce à Mlle Foulquié qui faisait, en géométrie, de si lumineuses démon-

trations au tableau qu'on n'avait pas besoin, ensuite, d'apprendre sa leçon (et cela n'empêchait même pas un peu de bavardage).

Je rends grâce à Mlle Delacoste, que sa finesse et sa timidité de myope ne rendaient peut-être pas « populaire », mais qui, en troisième, m'a fait pénétrer dans le monde de la littérature qui fait sentir et rêver...

Je rends grâce à Mlle Fleury - qu'un léger tic reniflant (ou bien s'agissait-il de remonter ses lunettes ?) faisait ressembler à un gentil lapin - de m'avoir initiée aux sciences de la nature, comme on dit maintenant, d'avoir attiré ma curiosité sur les particularités d'herbes modestes, d'insectes familiers, de nous avoir fait pénétrer dans le corps, (asexué bien sûr), de l'écorché dont l'odeur (de colle ?) évoquait pour moi les salles de dissection ou les charniers.

On se passait de main en main un organisme violemment coloré et malodorant sans croire qu'on avait « ça » dans le corps. Quelle ouverture sur le monde à une époque où nous n'étions surchargés ni de livres, ni de films !

Je remercie aussi Mlle Buono, que je revois toujours tirant nerveusement sur sa manche droite, ce professeur de français qui, en seconde, nous obligeait à construire - une semaine sur deux - un plan avant de rédiger notre devoir pour la semaine sui-

vante. Dur et salubre entraînement.

Il faut remercier aussi ces professeurs de latin et de grec, Mme Camboulive, Mme Césari, étrange créature aussi blonde, pâle, éthérée, que son mari méditerranéen était brun et trapu, lui qui « décortiquait » si minutieusement les versions latines.

Et que dire de Mlle Prudhomme, notre professeur de musique qui organisa une chorale et nous fit chanter - au théâtre municipal, s'il vous plaît - « La Damoiselle élue » de Debussy, avec Fanny Tonnelier dans le grand rôle, et une partie de « Jeanne au bûcher » d'Arthur Honeger et Paul Claudel.

Que dire de Mlle Rouzière qui organisa le Club des Ondines du lycée de Constantine, nous enseigna la nage d'une façon fort attrayante, et nous laissa le souvenir d'une magnifique fête nocturne à la piscine olympique ?

Sans compter ce petit livre des Ondines, rédigé et illustré par les élèves, composé sous la direction de Mlle Nauroy, notre professeur de français et Mlle Lemesnager, notre professeur de dessin, cette artiste qui exposait parfois de si fraîches aquarelles du printemps au Hamma.

Un souvenir ému s'attache à ce professeur d'anglais qui nous enseignait cette langue d'une façon si vivante, et que nous eûmes la joie de voir se marier pour devenir Mme Orth, et don-

ner ensuite naissance à un petit garçon. La génération précédente comportait tant de demoiselles que la guerre de 14-18 avait privées de maris !

Puis arriva, pour les élèves des grandes classes, un flot de jeunes agrégées, brillantes, fringantes, dont l'éclat narguait un peu l'austérité directoriale. Nous nous sentions complices.

Bien sûr, leurs méthodes pédagogiques étaient encore un peu incertaines, mais elles savaient tant de choses, et elles nous semblaient piaffer devant l'avenir vers lequel elles nous entraînaient.

Elles avaient nom Mlle Rivet, Mlle Grimaldi...

Je n'ai aucune idée des statistiques de réussite aux examens. Mais il me semble que cela n'allait pas si mal. Si on collait en juin, on avait encore une chance en septembre. Il suffisait de sacrifier son été. Pendant la guerre, ce n'était pas un gros sacrifice.

Est-ce que, vraiment, ce lycée ne valait pas « chipette » ?

**Suzanne LE NOANE
née Musset**

P.S. Mlle Grimaldi a terminé sa carrière à Nice ; Mlle Rivet, devenue Mme Tosi, a été professeur au lycée de la Folie Saint-James à Neuilly, où enseigna aussi Mlle Prudhomme et que dirigea Mlle Guiscafré ; cette dernière est décédée il y a quelques années ; Mme Tosi habite toujours Neuilly.

SUCCÈS

Extrait du palmarès de juin 1938 au lycée de jeunes filles, cette liste de lauréates:

BACCALAUREAT

- *Philosophie*: Suzie Guriel (AB), Aline Arboré (AB), Simone Zannettacci (AB), Suzanne Gros, Etienne Charmot, Simone Valensin, Lysiane Magri.

- *Série A*: Renée Guillou (AB), Simone Oddou, Suzanne Domalain, Elise Pietri, Eliane Mattéoli, Andrée Roux.

- *Série A prime*: Marie-Ange Duchamp, Yolande Melki, Paulette Sultan, Madeleine Vivarié.

Admissibles: Joséphine Orsini, Marie Vicaire.

- *Série B*: Gillette Hannoun.

Admissible: Odette Tubiana.

DIPLOME COMPLEMENTAIRE D'ETUDES SECONDAIRES.

- *Option A*: Paule Sarran, Adrienne Trarnier.

- *Option B*: Suzanne Gros.

CERTIFICAT D'ETUDES SECONDAIRES: Jacqueline Sturny (B), Lucette Galy (B), Madeleine Rosenthal, Mady Tève, Laure Boulahbal, Suzy Bacri, Ginette Battesti, Raymonde Felter, Lucienne Pineau, Jacqueline Vizzavona, Mady Battino, Jeanne Antonini, Clairette Toutou, Alice Tenoudji, Mathilde Rognon, Suzanne Halimi, Solange Barkaz, Georgette Zerbib, Denise Coué.



Année 1946-47. L'équipe de football "cadets" du lycée d'Aumale, sous championne du département. De haut en bas et de gauche à droite: Melki, Cadi, Faës, Roland, Aïtamar; puis Quasso, Bourguignaud, Benassine; puis Belauouane, Franceschi et Lauro.

FRONDE LUDIQUE

Cela arriverait un jour, à force de jouer "au sou", cette pièce de 25 centimes par le trou de laquelle on glissait un pompon de papier grossièrement découpé. Cela finirait par provoquer un accident un peu plus sérieux que les "bleus" ou les égratignures habituellement récoltés pendant les cinq minutes placées en sandwich entre deux heures de cours...

Vint donc — en 1936, semble-t-il — le jour fatal où du sang coula plus qu'à l'ordinaire. On dut avoir

recours aux bons offices de l'infirmière. Laquelle rendit compte à la Hiérarchie. Laquelle — par lecture d'une note incluse dans le cahier d'absences - décréta l'interdiction. Illico!

La plèbe lycéenne passa sous les fourches caudines... A sa façon : en traçant à la craie, sur le sol des cours de récréation, d'innocentes marelles. Et l'on se mit à pousser le palet du pied. Jeu enfantin, jeu de filles.

Cette contestation ludique dura quelques semaines, avant de s'effiloche, tandis que, déjà, des audacieux osaient faire réapparaître le petit volant de papier au bout de leurs chaussures; d'abord dans un coin clandestin de galerie, puis plus ostensiblement au pied des ascendas...

Et, comme nulle réaction ne se manifestait en haut lieu, les semelles et le temps eurent tôt fait d'effacer les vestiges crayeux des épisodes marelles...

"MERCURIALES" 1998

● SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Les habitués - eux - connaissent le chemin, et se dirigent directement vers les espaces familiers... Regroupements vibrants autour des apéritifs, jus de fruits, amuse-gueules, avant de passer à la salle à manger.

Les Fonlupt - fidèles parmi les fidèles - sont venus avec leur fils Jean et Mme Thomas dont j'ai apprécié la présence courageuse; ils font table commune avec les Nizier et les Zéciri... mais nos commissaires ne parleront pas des comptes de l'association, sur lesquels ils se penchent avec zèle.

Jeanne Hulot-Pietri est venue en habitué; les Vallée et les Roure retrouvent les Alessandra, les Fleck et Stéphane Lejeune soeur de Renée; Jean-Pierre Champetier évoque la "Fratrie" de Saint-Aygulf, et les Durand reparlent de Lyon. Quant à Gisèle Pradelle-Gelez, elle est heureuse d'avoir incité son époux à l'accompagner: avec lui, c'est un retour à Batna.

Un absent: Jean Bouanine, qui s'était fait inscrire; nous l'avons regretté.

Toutes les conversations vont bon train, où s'entrechoient souvent les noms familiers de professeurs, de camarades, de jeux et de lieux...

A la table des Février, Musy, Marie et Jean Douvreur, s'engage un débat sur les domiciles et les rues de Constantine. A défaut de carte, voici que l'on dispose, sur la nappe, cendriers, tasses, cuillères, couteaux, qui viennent Coudiat, Cathédrale, Préfecture, rue Rohault-de-Fleury, Gendarmerie, Pyramide...

Le pensionnaire que je fus regarde, amusé... mais - soudain - entre dans le jeu: là, c'est la place Baudin où habitait mon correspondant, l'oncle Pierre Malpel (le père de Simone que j'ai fait adhérer et qui était des nôtres à



Mmes Thomas et Fonlupt, Jean Malpel, Jean et Max Fonlupt.

Lyon); plus loin, après la Pyramide, on arrivait au stade Turpin où l'on jouait au foot avec toute l'ardeur de nos quinze ans!...

Pendant le repas - apprécié - dont l'ordonnance est surveillée par Dominique Foata, Renée Fleck "mitraille" l'assistance, tandis que René Vallée enregistre images et sons à l'aide d'un petit appareil...

Claude Moreau, tout en récoltant (déjà) des chèques pour Vichy, affiche une carte du Parc Naturel des Volcans d'Auvergne, un dépliant de l'hôtel Thermalia et la photographie agrandie d'une page de "La Dépêche de Constantine", tandis que sont longuement détaillées des photographies exposées ou passant de main en main.

Au café, le Président (qui s'était abstenu de prendre la parole au début du repas) est pressé de prononcer quelques mots.

Son observation majeure porte sur le recrutement. Outre les efforts accomplis par Michel Chalande dont c'est la fonction au sein du Bureau, il est agréable de constater que nombreux sont ceux qui, scrutant leur entourage, ont renoué des contacts et suscité de l'intérêt pour notre association.

L'initiative de Claude Moreau, de signaler nos activités de l'année à la revue "Ensemble", a été très heureuse, elle aussi. C'est à

lui également qu'on doit la découverte, dans une "Dépêche de Constantine" de juillet 60, de la liste des élèves alors admis à entrer en sixième: ils seront, sans doute, les ultimes membres potentiels de notre association.

Puis est détaillé le programme des distractions devant accompagner notre assemblée générale d'octobre, à Vichy.

Pour 1999 - année de fin de siècle et même de millénaire - le Bureau pense qu'elle serait marquée par un voyage-séjour aux Baléares (si souvent réclamé) à l'époque où, la-bas, fleurit l'orange, c'est à dire mars.

En mai, repas dans le Midi et en octobre, pour la première fois, assemblée générale à Paris, avec un programme... plein d'aléchantes surprises.

Les agréables pâtisseries du goûter apaisent un peu les commentaires que ces informations suscitent. Au fond, l'essentiel est que l'on puisse se retrouver, bavarder, laisser remonter tant de ces souvenirs qui nous sont si chers: en un mot, retrouver notre jeunesse.

A 18 heures, on décide tout de même qu'il est temps de partir...

Guy Recchia est toujours là, malgré sa jambe un peu raide...

- Tu as tenu le coup?
- C'était une bonne journée!...

Jean MALPEL.



Yves Musy et Claude Moreau (en action) Emile Lacombe et Emmanuelle Foata-Vaudey, René et Jeanine Vallée-Fabiano, Jacques Furet, Micheline et Guy Recchia, Georges Pradelles, Françoise Chalande, Jean-Claude Charleux et Gisèle Pradelle, Jeanine Rutterford-Fargeix, Suzanne Le Noane-Musset, Josette Fabrycy-Bonici, Andrée Monnier-Polycarpe, de gauche à droite et de haut en bas.



● Betty PHILIP BRANCHER
Mes premiers contacts avec l'abbé Grima remontent à l'époque où il fut aumônier des Guides de France, Pierrette Fisher étant cheftaine. J'étais alors chef d'équipe des Hirondelles, avec Jeanne Fisher Musy pour seconde. Il avait affectionné cette activité auprès des jeunes, et, chaque fois que j'allais le voir à Montpellier, il me parlait du camp que nous avions fait, à La Mahoua, dans les années 40. J'ai aussi suivi ses cours d'instruction religieuse comme aumônier du lycée Laveran. C'est aussi lui qui célébra notre mariage, le 22 décembre 47, au Sacré-Coeur. Au fil des années, il a partagé les événements douloureux ou joyeux qui nous ont prappés, demeurant mon guide et mon soutien. Avec Janine Izaute, nous l'avons accompagné au cimetière de Gigean, le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception pour laquelle il avait une grande ferveur.

● Jacques FERRIER
Démuni de toute photographie de classe (entre 1924 et 1931) sur laquelle je figure, je serais très heureux qu'un camarade qui en possède une veuille bien m'en faire parvenir une bonne reproduction.

● Claude MOREAU
Une compilation du Palmarès 46 a fait apparaître, pour les 1722 prix ou accessits, 590 noms différents, dont seulement 22 sont membres de notre association. C'est dire les possibilités de recrutement et de lectorat pour les Bahuts!...

● Paul BENQUET
1997 a été pour moi une année particulièrement néfaste: successivement, deux infections urinaires m'ont tellement fatigué qu'il m'a fallu annuler ma cure à Royat. Je ne suis presque pas sorti durant huit mois...

● Janine IZAUTE AUBRUN
L'abbé Grima, notre cher aumônier, nous a donné son temps, sa gentillesse, son courage, sa foi. A tous moments, nous étions accueillies, rue Clemenceau, par son père toujours affable, la souriante Mlle Marie, qui se laissaient envahir par notre présence et nos rires. Je me rappelle nos messes à la chapelle de la rue Sérigny: en avance sur son temps, l'abbé nous faisait "dialoguer en français", et chanter avec les pensionnaires du lycée qu'on amenait à ces messes dominicales. Il savait, d'instinct, ce qu'il fallait dire et faire pour entraîner les jeunes que nous étions, sur le bon chemin, et nous a laissé, en héritage moral, sa devise: "Haut, les coeurs!".

● Michel SADELER
Grâce à l'annonce parue dans le numéro 17 des "Bahuts", Janine (la mienne) a pu téléphoner à Janine Cabannes, sa condisciple des années 39-40, "plantée" à Péreix, en Haute-Vienne... et elles n'en finissaient pas d'évoquer leurs souvenirs constantinois.

les bahuts du rhumel

- Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée-sur-Seine
01.64.37.15.40
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
04.79.07.29.31
- TRÉSORIER :
Claude Moreau
122, rue de Vaugirard
75006 Paris
01.45.49.08.77

Edelweiss - ☎ 04.79.07.05.33

EXTRABAHUTS

Les textes qui paraissent dans ce recto-verso ne sont pas liés à nos souvenirs des Bahuts. D'où le titre chapeautant ce "patchwork" iconographique et rédactionnel. Mais il aurait été dommage de ne pas utiliser ce que certains de nos camarades avaient eu l'amabilité de nous transmettre. Ainsi, nous pourrions - de temps en temps - faire alterner ces pages avec les habituelles feuilles "Document". Qu'au moins, ces "morceaux choisis" aient un rapport avec ce que fut notre vie la-bas... Encore un mot: ne proposez pas le premier quelconque titre qui vous passe par la tête; chladez-le! Amusez-vous à en trouver plusieurs: trois, quatre... Et encore un mot: François Mauriac - une référence - n'a jamais fait moins de six brouillons pour ses billets journalistiques... Alors, essayez de ne pas lui être... inférieurs.

L'HISTOIRE DANS LE VIF

Il était "maître de forge" dans l'atelier de mon père. Beaucoup plus qu'un ami, c'était, pour moi, un second père.

Libertaire, il avait (pour qui ne le connaissait pas) l'allure d'un grand méchant doux, mais sa bonté n'avait d'égale que son extrême sensibilité.

Tel était Ernest Chenevier.

Au cours de la Grande Guerre, il avait été affecté au Corps expéditionnaire français en Orient, et il me narrait, de façon précise, l'âpreté des combats, le désespoir des hommes minés par le climat et la maladie, ses propres meurtrissures de l'âme, qui ne devaient plus le quitter.

Un jour, après mon départ du bahut, au cours de mes études, je fus interrogé sur l'épisode des Dardanelles. Je n'eus pas, pour répondre, à me référer à mes connaissances livresques: comme dans un état second, j'eus le sentiment qu'Ernest me dictait, mot à mot, les réponses à donner. Et, tous deux, eûmes une excellente note, ponctuée d'une appréciation élogieuse.

Plus tard, les hasards de ma vie professionnelle me firent franchir souvent le détroit des Dardanelles, et, chaque fois, j'ai pensé à Ernest qui m'apprit - enfant - combien la folie meurtrière des hommes est incommensurable.

José TORASSO.

● M. Camboulives a relevé cette réflexion d'un géographe arabe devant la hauteur du "Rocher": "Constantine est une ville à l'inverse des autres: tandis qu'ailleurs, les oiseaux flentent sur les hommes, ici ce sont les hommes qui flentent sur les oiseaux"...

Après la découverte d'un panneau "Constantine" sur la RN 18, dans la région de Longwy (n° 11 des Bahuts) c'est aux U.S.A. que Claude Moreau a récidivé, sur l'autoroute 131, dans l'état d'Indiana, au cours d'un voyage outre Atlantique. Question: d'où nous rapportera-t-il son prochain trophée? Russie, Amérique Latine ou... Japon?



ANALPHABÉTISME ET... MARIAGE

Aussi loin que je me souviens, il y avait Zineb... Zineb active comme une abeille, rieuse, taquine et curieuse de tout. Des yeux bruns malicieux, des dents éclatantes, qu'elle entretenait en mâchant des feuilles de noyer.

Plus tard, j'appris que son intelligence si vive avait tellement frappé mon grand-père qu'il avait bataillé pour que Mohamed ben Larbi, son vieux compagnon, accepte que Zineb - sa benjamine - aille à l'école comme son frère Ali. Mais Mohamed avait été intraitable: si grand-père continuait à le harceler sur ce sujet, il partirait avec toute sa famille.

Tout ce qu'il accepta, ce fut que la jeune Zineb - qui avait alors onze ou douze ans - soit confiée à ma mère pour apprendre à parler français et à tenir un ménage.

Ce fut un succès, et Mohamed fut ravi de voir que la "valeur matrimoniale" de sa fille montait à toute vitesse. Zineb en était consciente, et bien décidée à ne rien se laisser imposer, le moment venu.

Comme j'étais alors enfant unique, habitant une ferme isolée, Zineb était ma seule amie, malgré nos quinze ou seize ans de différence.

Je m'étais instituée son apprentie, prenant part à ses travaux dans la mesure de mes moyens: elle m'apprenait à manier l'écrèmeuse et la baratte, à rouler la semoule du couscous (c'était une championne) et à confectionner les makroudes.

Nous partagions aussi les jeux:

la balançoire, la marelle et le saut à la corde qu'elle pratiquait en virtuose.

À l'automne qui suivit mon sixième anniversaire, il me fallut entrer à l'école, et nous nous installâmes à Souk-Ahras.

Maman m'avait déjà initiée à la lecture, au calcul et aux "bâtons", si bien que l'école, dans un premier temps, ne m'apporta guère que la discipline, le contact avec les compagnes de mon âge, l'angoisse des interrogations et - horreur! - le lever à sept heures...

Zineb, bien sûr, nous avait accompagnés et vivait un rêve: pour la première fois de sa vie, elle avait une chambre à elle, et elle pouvait découvrir la vie en ville.

Très coquette, elle se hâta d'adopter les hauts talons et un voile blanc de texture soyeuse qui la faisait remarquer dans nos régions où le haïk noir était de tradition.

Elle dépensait ses gages à préparer son trousseau: bijoux en argent doré, somptueuses robes de velours violet, grenat, bleu, qu'elle entassait dans les coffres de bois peint qui meublaient sa chambre.

Elle découvrait aussi le cinéma, où elle nous accompagnait chaque semaine, et passait les jours suivants à poser des questions sur le film...

Très vite, je sus lire couramment, et les livres m'apportèrent le Monde dans ma petite ville.

Le soir, après son travail et mes devoirs, Zineb me demandait de lui lire un conte de fée,

ou la chère comtesse de Ségur, ou une fable de La Fontaine, dans la merveilleuse édition illustrée par Benjabin Rabier qui nous faisait rire aux larmes.

C'est ainsi que je découvris que Zineb ne savait pas lire. La première surprise passée, je trouvai la solution: chaque soir, au lieu de lui faire la lecture, je lui apprendrai à lire.

À ma grande stupéfaction, elle refusa, et m'affirma que, si elle savait lire, elle ne trouverait pas de mari !!!

Pour le coup, le Ciel me tombait sur la tête. Je ruminai toute la soirée cette incroyable découverte...

La nuit porte conseil - c'est bien connu - et, le lendemain, lorsque sonna l'heure maudite et que maman vint me réveiller, je lui murmurai que je n'allais pas à l'école.

Sa main se posa aussitôt sur mon front:

- Es-tu malade, ma chérie?
- Non, mais je ne vais plus à l'école, plus jamais.
- Mais pourquoi? Que s'est-il passé?
- Rien. Mais, si je vais à l'école, je ne trouverai pas de mari...

Tête et fou rire de mes parents, à qui je dus expliquer comment j'en étais arrivée à cette conclusion.

Ils n'eurent - bien sûr - aucune peine à me démontrer que ma mère, ses soeurs, leurs parentes et amies savaient toutes lire et avaient des maris.

D'ailleurs, il était trop tard: je savais lire...

Andrée MONNIER
POLYCARPE

CINQ SE MÈNENT EN BALLON

C'était en 1902... Nous étions cinq, et notre "moyenne d'âge" était de neuf ou dix ans.

Notre doyen était un savant, vu qu'il avait 11 ans et qu'il était dans la classe du Certificat d'Études; pour Louis-Grosse-Tête, les problèmes de robinets et de trains qui se courent après n'avaient plus de secrets.

Il était supérieurement intelligent et précoce - c'est du moins ce que clamait, *urbi et orbi*, son exhubérante mère, bonne dame au savoureux accent nîmois.

L'ardente conviction de sa chère maman était si communicative que Louis-Grosse-Tête avait fini par croire à sa légende; avec nous, il daignait une condescendance et un peu lointaine camaraderie.

Cela se passait à Tébéssa - la Théveste de l'Antiquité - cité algérienne qui regorge de ruines. De solides remparts byzantins portent le témoignage de l'héroïque résistance que le général Solomon opposa - Caracalla imperator regnante - à l'assaut des Vandales.

Les Romains appelaient, paraît-il, Théveste: *Hecatompyle*, comme Thèbes, "la ville aux cent portes" - ce qui était fort exagéré, étant donné que Tébéssa ne compte que... quatre portes, dont la quatrième fut construite par le Génie militaire sous Napoléon III.

En ce temps-là - c'est à dire au moment où commence mon histoire - l'école publique de la ville était un bâtiment déjà vétuste, qui

avait le *Temple de Minerve* dans sa cour de récréation, et nous jouions à cache-cache, sans vergogne, dans les sarcophages qui entouraient le monument.

A moins qu'agrippés aux grilles qui séparaient la cour d'une placette, nous ne savourions, pour un sou, le plein bol de soupe aux fèves qu'aux heures propices, venait vendre un vieillard enturbanné qui annonçait sa venue en psalmodiant: "Foul camoul!... Foul camoul!..."

Nous étions cinq à avoir reçu le même coup de bambou à cause de Jules Verne dont quelques livres venaient de faire leur apparition à la bibliothèque.

"Robur le conquérant" avait tourneboulé nos cinq jeunes cervelles, avec son *Nautilus*, aux 37 mats porteurs d'hélices sustentatrices, étrave en éperon de croiseur de bataille, belle roue de gouvernail et canon de bord.

Comme il claquait joyeusement au vent, son pavillon frappé d'un soleil d'or, lorsque Robur se promenait dans tous les ciels mondiaux, à la fantastique vitesse de 100 kilomètres à l'heure...

Pour nous, avec Robur, "les Temps étaient venus", et nous entrions en transes à chaque récréation, en pensant que le plus simple serait de nous fabriquer un *Nautilus* que nous commanderions à tour de rôle.

Assez vite, il fallut déchanter...

Pour les hélices, on ne voyait pas trop de difficultés: nous connaissions le ferblantier de la rue

du Kef, qui nous les façonnerait au plus juste prix.

Fabriquer la coque du vaisseau nous apparut comme la première difficulté un peu sérieuse, mais c'est la "machine", surtout, qui nous arrêta tout net; nous dûmes nous rendre à l'évidence: il fallait renoncer à ce projet...

Mais des gamins de dix ans ont toujours, à portée de la main, quelque solution de rechange: faute de *Nautilus*, si nous fabriquions un ballon?... Oui! un ballon, *tout simplement*...

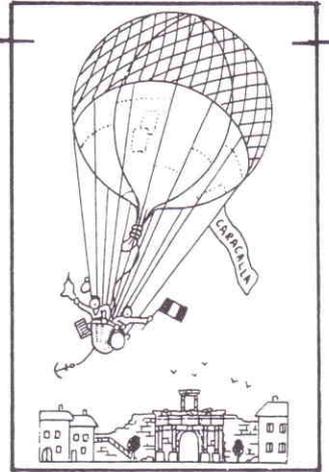
Poser la question, c'était la résoudre. La nacelle? Un vieux panier d'osier ferait très bien l'affaire... L'enveloppe? Nos mères auraient quelques vieux draps à nous donner; pour la rendre étanche, on la badigeonnerait de colle... Le fil? N'y en avait-il pas de fort beaux - au chapitre "pêche" - sur le catalogue de Saint-Etienne?... Avait-on besoin d'une soupape?... Accessoire inutile... Supprimé!

Le livre de la bibliothèque parlait d'hydrogène. C'était avec ce gaz, paraît-il qu'on gonflait les ballons.

Pour fabriquer ce fameux hydrogène, il suffisait (c'était dans le livre) de mettre de l'acide sulfurique sur des "rognures de fer"... cela ne paraissait vraiment pas sorcier.

Mais quelles dimensions fallait-il donner à "Caracalla" - nom de notre ballon?

A l'estime, Louis-Grosse-Tête



fixa le diamètre à 10 mètres... Mais ça faisait combien de mètres cubes, une boule de 10 mètres de diamètre?

Là, Louis-Grosse-Tête perdit un peu de son prestige à nos yeux en s'échappant sur la question... et c'est Edmond qui apporta la clef du mystère, trouvée dans le Larousse familial.

On pouvait foncer, et nous nous mîmes à ramasser tous les vieux bouts de ferraille que nous pûmes trouver; on les mit en tas dans le jardin de François...

Restait la question de l'acide sulfurique. Là non plus, pas de difficultés: on irait l'acheter chez M. Béthoule le pharmacien.

Nous constituâmes une caisse commune, avec le produit de nos tire-lire: le capital s'élevait à un peu plus de trente francs - une fortune!

Un jeudi après-midi, cours Camot, Louis-Grosse-Tête décida de passer à l'action: il nous quitta et se dirigea tout droit vers la pharmacie.

Nous le suivions du regard et nous admirions sa démarche décidée pour entrer dans la boutique de l'apothicaire.

- Bonjour Louis, il n'y a personne de malade chez toi, j'espère?

- Non monsieur.

- Et que désires-tu?

- De l'acide sulfurique...

- Ah!... Et combien en veux-tu?

- Il m'en faut 200 litres.

Stoïque, le bon M. Béthoule ne broncha pas.

- Fort bien - dit-il avec une angélique suavité - tu as les bouteilles?... Louis-Grosse-Tête vacilla sous ce coup inattendu.

- Euh!... non - balbutia-t-il décontenancé.

- Eh bien, tu diras à ton papa de venir avec les 200 bouteilles, et je lui donnerai ce que tu désires.

Nous vîmes Louis-Grosse-Tête sortir de la boutique, la mine défaite, et nous comprîmes tout de suite que quelque chose n'avait pas dû marcher...

Il rejoignit notre groupe et raconta la scène; nous en restâmes atterrés. La catastrophe était évidente: sous le coup de stylet perfide que le sournois Esculape avait porté au beau rêve bleu né sous l'égide de Pallas et de Jules Verne, le "Caracalla" venait d'éclater, comme une baudruche...

Texte et dessin de
Marcel JEANJEAN
élève de cinquième en 1904,
ayant "sauté" la sixième.

SERIANA PASTEUR

"Monsieur, voulant vous témoigner la reconnaissance que vous porte l'Algérie pour les immenses services que vous avez rendus à la science et à l'humanité par vos belles et fécondes découvertes, j'ai décidé que votre nom serait donné au village de Seriana, situé dans l'arrondissement de Batna, département de Constantine. Je suis heureux d'avoir pu rendre ce faible hommage à votre illustre personne".

C'est en ces termes qu'en 1893, Jules Cambon - alors gouverneur général de l'Algérie - annonçait à Pasteur que le village de Seriana porterait désormais son nom.

"J'éprouve une émotion profonde, répondit Pasteur, à savoir que, grâce à vous, mon nom restera atta-

ché à ce coin de terre. Lorsqu'un enfant de ce village demandera l'origine de cette dénomination, je souhaiterais que l'instituteur lui apprit simplement que c'était le nom d'un Français qui a beaucoup aimé la France, et qu'en la servant de son mieux, il a pu contribuer au bien de l'humanité.

La pensée que mon nom pourra éveiller, un jour, dans l'âme d'un enfant, le premier sentiment de patriotisme, me fait battre le cœur. Je vous aurai dû, dans ma vieillesse, cette grande joie. Je vous remercie plus que je ne saurais dire".

Ainsi, pendant 70 ans, un petit village d'Algérie aura eu le grand honneur de porter le nom de celui qui aura consacré sa vie à la vie.

Mais, au fait, quel était ce village de Seriana? Stephan Gsell, spécialiste de l'histoire ancienne de l'Afrique du Nord, nous rappelle que l'origine de Seriana est très ancienne, et que le village était occupé - bien avant la venue des Romains - par une tribu qui devint chrétienne ainsi qu'en témoignent des ruines de basilique et de chapelles.



Il a été édifié sur le site antique de Lamiggiga. Il a longtemps accueilli - tout comme les villages voisins d'El Mader (Casae) ou de Zana (Diana Veteranorum) - les vétérans des légions romaines, qui ne souhaitaient pas quitter le pays au moment de leur retraite. Il est situé à une quinzaine de kilomètres au nord de Batna, à 1 065 mètres d'altitude, sur le versant est du massif montagneux de Belezma, où prédominent chênes, cèdres et genévriers.

Trois ans après 1995 qui fut déclarée "Année Pasteur" par l'UNESCO, il nous a semblé utile de rappeler quelques points d'histoire d'un petit village d'Algérie.

Jean-Dominique FOATA

